

**Angèle Bassolé-Ouédraogo.** *Sahéliennes.* Ottawa, Les Editions L'Interligne, 2006.



vec *Sahéliennes*, Angèle Bassolé vient de publier son troisième recueil de poésie. Le précédent, *Avec tes mots*, avait remporté le prix Trillium en 2004. L'auteure est née en Côte d'Ivoire en 1967. Après l'obtention du baccalauréat, elle part au Burkina Faso, le pays de ses parents, poursuivre ses études universitaires. D'où le titre de son premier recueil, *Burkina Blues*. Comme si prendre la plume ne suffisait en soi à témoigner son amour pour la littérature, M<sup>me</sup> Bassolé est également propriétaire d'une maison d'éditions, les éditions Malaika à Ottawa.

Le titre *Sahéliennes* suggère a priori que ce recueil est un hommage à la femme africaine, celle que Sembène Ousmane appelle « L'héroïne au quotidien ». Le Sahel est une vaste zone de transition en Afrique occidentale entre les régions désertiques et celles où règne le climat tropical humide. Les pays du Sahel sont : Le Mali, le Sénégal, la Mauritanie, le Burkina Faso, le Tchad et le Niger. L'habitant du Sahel, le Sahélien, en raison de la précarité de son habitat, est avant tout nomade. L'exil, une forme assez particulière de nomadisme, est au cœur de ce recueil. Un thème qui revient presque à intervalles réguliers. Il est évoqué dès les premières pages, telle une plainte : « mon cordon ombilical sur cette terre où je ne suis pas née » (p. 12). Et plus loin : « Et voilà tes enfants/ Afrique/ Livrés encore à l'errance/ L'errance sur les champs d'incertitudes » (p. 21). Et enfin : « Le manteau de l'exil/ Est notre gilet pare-balles? » (p. 41). Bien entendu, cet exil n'est pas volontaire. Il est plutôt salvateur. Il sauve de « La folie/ De l'impuissance/ De la mort ». Car le continent, le continent africain s'entend, est devenu inhabitable « Et voilà qu'au lieu de la pluie des semences/ Ce sont des rigoles de sang », inhospitalier à cause de « L'ivoirité/ Burkinité/ Africanité ». Les rêves se sont mus en cauchemars. Allusion à l'émergence d'une certaine forme de nationalismes que l'auteure compare à des « sirènes de la mort ». Lesquels nationalismes sont aux antipodes des rêves qui avaient accompagné l'avènement des indépendances dans les pays africains. Aussi, la poétesse interpelle David Diop et tous ceux qui comme lui avaient espéré d'une Afrique une et fière : « David Diop/ ton Afrique a perdu le nord/ l'unité s'en est allée » (p. 15), pour leur dire que le bel idéal que fut le panafricanisme a fait place à une balkanisation sauvage avec son corollaire de violence politique que l'on sait : « ces escadrons sans foi ni loi ». Tout cela fait que le continent africain tarde à prendre son envol. Il semble se complaire dans une « léthargie millénaire », lui qui pourtant a

donné naissance à l'humanité : « De cette Afrique/ Qui s'est contentée de donner la vie à l'humanité » (p. 22).

Face à ce qui lui paraît une dérive collective « Nous sommes las!/ Vraiment las/ Las/ De leur politique!/ De leur démocratie qui » (p. 43), consciente qu'il n'y a plus rien à espérer des pères fondateurs ni de leurs fallacieuses théories, la poétesse se tourne vers les mères, celles des mythes fondateurs « Abla Pokou », « Yennega!/ Mère de Ouédraogo » pour implorer leur bienveillance. C'est qu'en Afrique, « les morts ne sont pas morts », comme disait Birago Diop, un poète africain. Ils constituent le dernier recours quand rien ne va plus. Quant aux femmes, si leur pouvoir n'est pas célébré, il n'est pas méconnu. Elles ont montré leur vaillance dans le passé. C'est donc naturellement d'elles que viendra la délivrance, le salut car elles sont « Les porteuses d'Afrique ». Un espoir rassurant même s'il est incertain : « un jour », « peut-être » (p. 63).

Plutôt qu'un recueil de poèmes, *Sabéliennes* se lit comme un long poème, écrit dans le même style que *Cahier d'un retour au pays natal* de Césaire, un auteur à qui l'auteur fait un clin d'œil rapide à la page 46 : « qu'avons-nous fait de ton Cahier/ Nous les Sans Pays natal? ». D'apparence facile à appréhender, sa lecture peut néanmoins poser problème eu égard aux nombreuses références politico-culturelles. Sans doute consciente de cela, l'auteure offre à la fin de l'ouvrage une page de notes dans le but d'en faciliter la compréhension. Mais ces notes sont trop succinctes. Et pour le lecteur non averti, de nombreuses zones d'ombres persisteront. Pour ce dernier, en effet, il n'est pas évident que « les crimes de Bouaflé/ Les crimes de Dimbokro/ Les crimes de Yamoussoukro/ Les crimes de Grand-Bassam » (p. 32) évoquent un référent qui lui soit perceptible. En dehors de ces quelques écueils, ce recueil contient des vers sculptés avec une densité poétique remarquable, des vers qui coupent le souffle. C'est le cas par exemple de ce distique de la page 50 « Le soleil qui y brûle n'est pas une allégorie/ La faim qui tenaille n'est pas une fiction ».

Poésie du désespoir, cri de cœur? Qu'importe. Avec ce recueil, Angèle Bassolé confirme ce qu'on savait d'elle déjà : une poétesse chevronnée et prolifique. Il est seulement dommage qu'elle ait trouvé nécessaire de politiser à outrance certains passages. Avec des vers tels : « La lagune Ebrié devenue un cercueil marin/ Pour des milliers de rêveurs.....Ni barbelés » (p. 28), en référence à des faits politiques réels, il n'est pas évident qu'elle ait eu recours à l'esprit critique qui sied en pareille circonstance.

Jacques Touré  
Université York